



HAL
open science

**Compte rendu de: Jean-Marie Guyau, La morale
d'Épicure, Fougères, Encre marine, 2002.**

Julie Giovacchini

► **To cite this version:**

Julie Giovacchini. Compte rendu de: Jean-Marie Guyau, La morale d'Épicure, Fougères, Encre marine, 2002.. Les études philosophiques, 2005, pp.142. hal-01664845

HAL Id: hal-01664845

<https://hal.science/hal-01664845>

Submitted on 15 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de : Jean-Marie Guyau, *La morale d'Épicure*, Fougères, Encre marine, 2002.
Paru dans *Les Études philosophiques* 2005/2 (n° 73) p. 142

« Dans ce livre, nous avons essayé d'appliquer à l'exposition des systèmes l'idée qui tend aujourd'hui à dominer toutes les sciences et la philosophie même, celle de l'évolution » (p. 31). Cette orientation méthodologique, définie par l'auteur lui-même au tout début de son étude, le conduit à retracer l'itinéraire historique des morales dites « utilitaristes », en en faisant remonter l'idée fondatrice à l'éthique épicurienne.

L'objet de ce livre paru en 1886 et réédité en 2000 par les Éditions Encre marine est véritablement de philosophie morale dans l'esprit de son auteur ; la position épicurienne est présentée comme une des voies possibles pour résoudre le conflit central entre l'obligation, ou devoir, et l'intérêt. La présentation de doctrines anciennes ne vaut donc pour Guyau que dans la mesure où elle éclaire un questionnement très actuel sur des problèmes dont les enjeux sont à la fois sociaux et moraux. Guyau se livre ainsi à une lecture d'Épicure non seulement réactualisée, mais, qui plus est, fortement dramatisée.

La thèse « évolutionniste » de Guyau est audacieuse ; il cherche à l'étayer de façon plus que rigoureuse dans un exposé à la fois extrêmement précis sur le plan de la restitution de la doctrine et qui est en même temps capable de brasser des questions très générales avec élégance.

Le livre en lui-même appartient en fait à un ensemble beaucoup plus vaste : il s'agit de la première moitié d'un mémoire rédigé en 1874 et couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, L'histoire et la critique de la morale utilitaire. Guyau utilise donc l'épicurisme comme un des maillons d'une chaîne historique beaucoup plus vaste pour cerner la nature d'un objet plus récent qui est la morale utilitaire popularisée en Angleterre par Mill ou Bentham ; cet usage de la philosophie ancienne pour éclairer des problématiques contemporaines préfigure une méthode de travail aujourd'hui très en vogue dans les milieux analytiques anglo-saxons mais qui, au moment où écrit Guyau, est extrêmement originale.

L'étude est véritablement centrée sur les problématiques éthiques – on n'y trouvera donc aucune tentative pour relier l'éthique et la physique d'Épicure par exemple, comme cherchent à le faire beaucoup de travaux récents sur l'épicurisme. Elle se divise en quatre grands chapitres dont nous allons résumer les points importants un par un.

I. Les plaisirs de la chair

Guyau examine ici en détail le souverain bien, le telos que choisit Épicure : le plaisir. Guyau y souligne de façon très pertinente les fondements d'une telle position qui dépend à la fois d'un pré-supposé fermement empiriste – ce que Guyau appelle la subordination de la pensée à la sensibilité – et d'un naturalisme bien compris – la croyance en l'infailibilité et l'autosuffisance de la voie naturelle en ce qui concerne l'élection de normes.

II. Les plaisirs de l'âme

Ce chapitre cherche à définir le plaisir de l'âme en le distinguant de celui du corps. Peut-être touchons-nous ici le point faible de la démonstration de Guyau : la division effectuée entre ces deux types de plaisir donne l'impression d'une spécificité du plaisir de l'âme – soulignée d'ailleurs par certaines analyses sur la durée, et la mémoire comme moyen de prolonger ce plaisir de façon quasi indéfinie ; alors que Guyau remarque lui-même à un moment de ce même chapitre que « le plaisir de l'esprit, pour Épicure comme pour les sensualistes en général, n'est pas un plaisir complètement à part ; ce n'est autre chose que le plaisir de la chair plus ou moins modifié par l'idée de présent et d'avenir ; c'est à la fois un souvenir (...) et une anticipation (...) ; c'est aussi, si l'on veut, une association d'idées ; c'est en tout cas, quelque chose qui dépasse le plaisir sensible proprement dit, c'est, une demi-possession de l'avenir » (p. 109). Ce que Guyau ne précise peut-être pas assez, c'est l'identité fondamentale de ces deux types de plaisir, puisqu'il s'agit bien, aussi bien pour l'âme que pour le corps, d'un plaisir sensible, c'est-à-dire qui affecte le corps, la pensée étant pour les épicuriens une fonction physiologique comme une autre. La sensation prolongée dans le temps n'en est pas moins sensation.

III. Les vertus privées et publiques

Guyau examine dans ce chapitre la doctrine épicurienne dans ses dimensions sociale et communautaire – amitié, vie publique, pratique de la justice et de la piété.

Ce qui est le prétexte d'une comparaison nouvelle entre l'épicurisme et les thèses positivistes – encore florissantes à l'heure où écrit Guyau. S'il y a bien des points de convergence entre ces deux écoles de pensée, ils ne sont peut-être pas aussi nets que le suppose Guyau. Et, surtout, la conclusion de ce chapitre se laisse prendre aux vertiges de l'analogie, lorsque l'auteur tente de caractériser la spécificité de la doctrine épicurienne par rapport à ses héritières supposées. De fait, certaines des critiques formulées par Guyau contre les épicuriens modernes peuvent surprendre : « Ainsi sur l'épicurisme primitif se trouvait répandue une certaine poésie qui fait entièrement défaut à l'épicurisme moderne. Quelle différence lorsqu'on passe par exemple d'Épicure à Hobbes, de ce philosophe qui a toutes les séductions d'un sophiste (nous prenons ce mot en son vrai sens) [notons que Guyau se garde bien de préciser quel est ce "vrai sens"] au penseur anglais, si sec, si dur, et dont le système revêt une nuance de misanthropie ! » (p. 264). Étrange jugement à propos d'une doctrine dont l'état lacunaire et le style âpre et dépouillé, parfois elliptique jusqu'à l'inintelligibilité, ne font pas franchement songer à un discours poétique...

IV. Les successeurs modernes d'Épicure

Le cœur même de la démonstration prend place dans la dernière rubrique de l'étude, car, selon la méthode historique choisie, c'est après cette synthèse sur l'épicurisme antique que Guyau va pouvoir véritablement établir la généalogie qu'il cherche à fonder. Ce chapitre peut être lu comme la présentation d'une galerie de figures historiques du matérialisme et du sensualisme, qui va de Gassendi à Helvétius. On voit bien ici les limites de l'exercice, en particulier dans le chapitre sur Spinoza, dont la philosophie est, selon l'auteur, une « synthèse de l'épicurisme et du stoïcisme » – puisque, Spinoza identifiant définitivement nature et raison, il n'y a plus chez lui de divergence possible entre intérêt de la nature et intérêt de la raison, entre plaisir et obligation. L'analyse qu'il propose pour étayer son propos déçoit un peu par sa brièveté et sa généralité. Il est fort dommage que, sur cette question de la continuité historique de l'utilitarisme, Guyau se montre beaucoup moins précis et rigoureux que dans son étude suivie sur les textes épicuriens. Ce qui laisse planer un soupçon d'identifications faciles et de comparaisons hâtives sur toute cette partie de l'ouvrage. Cependant nous pouvons ne voir là qu'un défaut de jeunesse, qui aurait sans doute été corrigé si l'auteur avait eu le temps de reprendre et de développer ses conclusions. Jean-Marie Guyau est mort à 33 ans ; il laisse donc une œuvre largement inachevée. Et l'on ne peut que regretter cette perte lorsque l'on songe à ce que ce travail, malgré ses défauts, pouvait avoir déjà de suggestif et de prometteur. Il est à mettre au crédit des Éditions Encre marine de rendre à nouveau possible la lecture d'une étude de cette envergure.

Julie Giovacchini